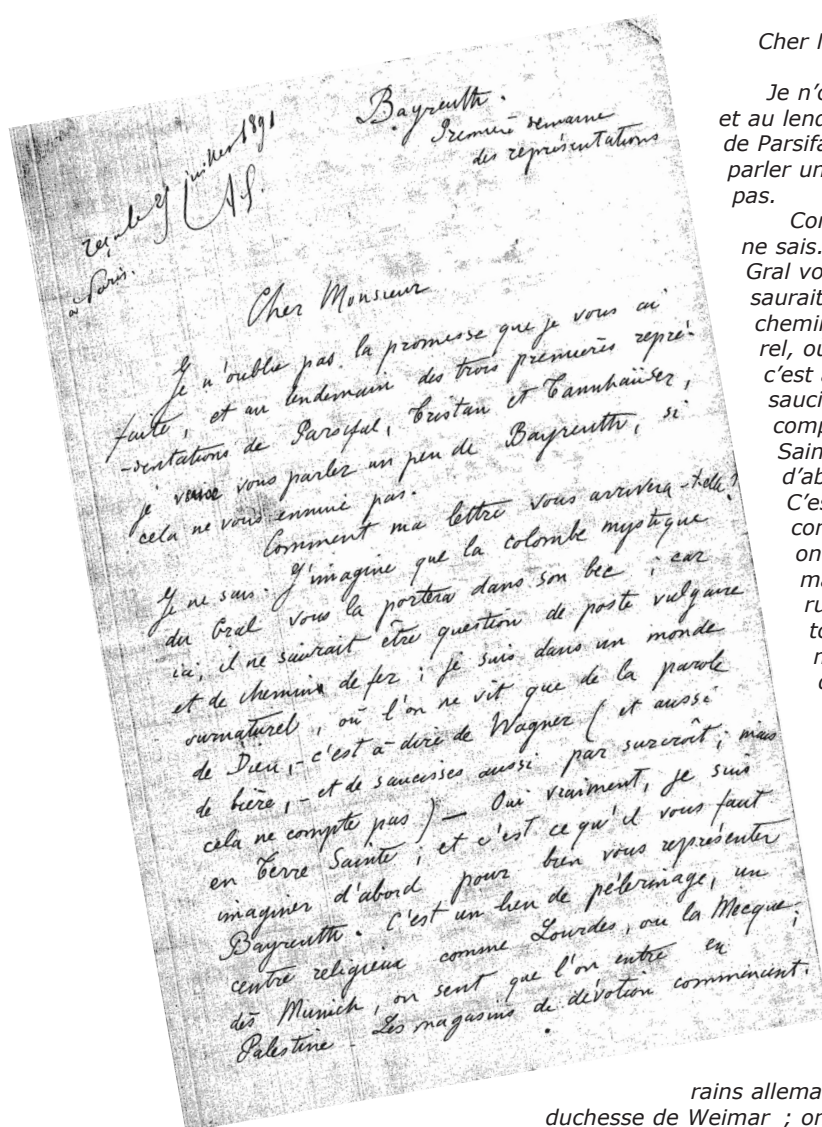


# Une lettre inédite de Romain Rolland acquise par la ville de Clamecy pour son musée

Reçu le 25 juillet 1891  
à Paris. A.G.

Bayreuth.  
Première semaine  
des représentations



Cher Monsieur,

Je n'oublie pas la promesse que je vous ai faite, et au lendemain des trois premières représentations de Parsifal, Tristan et Tannhäuser, je veux vous parler un peu de Bayreuth, si cela ne vous ennue pas.

Comment ma lettre vous arrivera-t-elle ? Je ne sais. J'imagine que la colombe mystique du Gral vous la portera dans son bec ; car ici, il ne saurait être question de poste vulgaire et de chemin de fer ; je suis dans un monde surnaturel, où l'on ne vit que de la parole de Dieu, - c'est à dire de Wagner (et aussi de bière, - et de saucisses aussi par surcroît ; mais cela ne compte pas) - Oui vraiment, je suis en Terre Sainte ; et c'est ce qu'il vous faut imaginer d'abord pour bien vous représenter Bayreuth. C'est un lieu de pèlerinage, un centre religieux comme Lourdes, ou la Mecque ; dès Munich, on sent que l'on entre en Palestine. Les magasins de dévotion commencent. Ici les rues sont pleines, - (surtout à la porte du tombeau, et sur la route du théâtre) - de marchandes d'objets de piété, qui vendent des images de Wagner, des médaillons Wagner, des épingles Wagner, j'allais dire : des chapelets Wagner. Cette ville de 2200 h. a pour seule raison d'être, de desservir le culte de Wagner, - pour son plus grand profit. Je veux acheter un mouchoir, il n'en est que de brodés à l'image de Wagner ; - un portefeuille, Wagner y est gravé ; - j'entre chez un coiffeur, et c'est la « parfumerie Parzival » ; le S'-Esprit y voltige sur l'enseigne, au dessus du Gral. La foule de pèlerins est de toutes nations : Français, Anglais, Allemands, - il serait difficile de dire l'élément qui prédomine. Quelques souve-

raains allemands : le grand-duc de Hesse, la g<sup>de</sup>-duchesse de Weimar ; on attendait l'Empereur, qui vint la dernière fois. Beaucoup de mondains : foule de jeunes filles ; Bayreuth est sans doute l'endroit de la terre où l'on pourrait trouver le plus de jeunes filles « idéales » ; c'est une charmante espèce, - mais un peu ennuyeuse - et dangereuse -, excusez mon prosaïsme.

Je me trouve à Bayreuth dans des conditions exceptionnelles ; grâce à M<sup>le</sup> de Meysenbug, je me suis vu, dès le premier jour, introduit à Wahnfried, dans la maison des Wagner. L'adoration mutuelle y sévit moins cruellement que je ne craignais ; M<sup>me</sup> Cosima Wagner est une femme trop supérieure pour s'abandonner à ces petites de caractère ; et ses enfants, (tous plus ou moins affublés de noms héroïques ou mytiques) sont fort gentils et fort simples ; mais autour d'eux, la folie d'adoration est

près de tourner au fétichisme. Impossible de se figurer la cohue d'étrangers, de nobles, princes, ducs, comtes, - ou touristes anglais, - qui bat incessamment la porte de Wahnfried pour obtenir un moment d'audience, un regard, quelques mots, de cette famille de bourgeois, - et quel bourgeois ! le plus méprisé, raillé, conspué ; qui fut en Europe pendant 50 ans. - Aujourd'hui, c'est à qui dans cette foule, sera plus Wagnérien que l'autre ; je crois qu'ils le sont plus que Wagner, - et ce n'est pas peu dire.

Le succès des représentations est très grand ; et je ne le crois pas factice ; il est seulement un peu superficiel, parce que le public l'est aussi ; mais je suis assuré que Parsifal et Tristan remuent bien des cordes dans le cœur du spectateur le plus ordinaire, le plus moyen qui vienne à Bayreuth. - Pour moi, je vais vous donner mes impressions, qui, vous le verrez, ont au moins le mérite de la franchise.

Avant tout, je tiens à mettre Wagner hors de cause. Je le tiens pour le plus grand génie du siècle ; le premier poète depuis Goethe, le premier musicien depuis Beethoven. - Je vais racheter ces éloges.

Je m'étais préparé depuis des années à des émotions extraordinaires ; on m'avait tant parlé du théâtre de Bayreuth, avec un tel mépris de toutes les autres scènes, que j'étais en droit de m'attendre à un spectacle unique. - La désillusion devait venir ; elle n'a point manqué. - Le théâtre de Bayreuth a réalisé quelques progrès ; mais il est fort loin encore de l'idéal promis. L'objet de Wagner était de créer l'illusion absolue, et, supprimant le reste du monde, d'absorber tout entier l'esprit et les sens dans le monde de l'art. C'est le rêve de tous les créateurs. Pour ce but, il s'est élevé un théâtre idéal, loin des villes, au milieu de la nature, d'une nature paisible, souriante et endormie, qui ne peut exercer sur l'âme de domination rivale, - un théâtre dont il s'est fait l'architecte, et où il a dicté des lois tyranniques. Dans ce théâtre, toute vanité mondaine a été proscrite ; toutes les places sont égales, coûtent autant, voient autant ; le public tout entier est recouvert d'une obscurité profonde, dans laquelle il est comme supprimé ; l'orchestre aussi disparaît, dans une sorte d'abîme entre la scène et le spectateur. Il n'existe plus que le champ d'action où l'auteur fait dérouler sa pièce, et sur lequel il ramène toute la lumière, comme une fascination pour les yeux. Des fanfares se font entendre au dehors du théâtre, disant les premières notes de l'œuvre. La lumière s'éteint ; le silence se fait. Encore une fois, plus loin, la fanfare résonne. Puis du fond de l'abîme obscur, la musique s'élève ; et c'est comme une voix intérieure qui parle au fond de vous ; le monde idéal de la Passion, dans son essence abstraite, désintéressée, se réveille dans votre cœur ; la personnalité s'endort ; et quand les rideaux s'ouvrent, rien n'existe plus pour vous que le monde héroïque qui revit sous vos yeux ; vous êtes devenu Tristan, ou bien Ysolde, ou plutôt l'un et l'autre.

Tel était du moins le dessein de Wagner. - A mon sens, il n'a pas réussi. - En premier lieu, ses réformes matérielles ne sont pas toujours impeccables. La scène lumineuse a le grave défaut, d'éblouir, d'aveugler à la longue. Le théâtre est trop grand, et par la suite la scène trop éloignée pour produire l'illusion absolue. Les places ne sont pas uniformément bonnes, et les voisins vous empêchent de voir. L'orchestre invisible atteint bien son effet de fondre tous les sons, et de laisser dominer la voix ; mais, résultat inattendu, la voix écrase l'orchestre qui se perd dans les pianissimo. - Puis, les réformes promises n'ont pas été accomplies sur la scène même. C'est toujours le jeu conventionnel, les vieilles méthodes de l'opéra, qui prédominent. L'acteur agite les bras au hasard, regarde toujours le public, et reste immobile dans un coin du théâtre. De plus, le chanteur a appris à déclamer ; il sait maintenant prononcer ; il ne sait plus chanter. - Enfin l'on s'aperçoit (quand on apporte une entière bonne foi, et quelque sens de l'art dramatique), que le génie sublime de Wagner n'était peut-être fait pour rien moins - que pour la scène. - Je connais pour ainsi dire toutes les notes de sa musique, et tous les mots de ses livrets, et je le regarde pour le plus grand poète épique que le monde ait vu depuis Dante. Mais l'Iliade ne gagnerait rien à être mise sur la scène, et la simple déclamation des rapsodes lui a suffi. Je voudrais pour Wagner des auditions solennelles, dans une sorte de temple, à la façon des oratorios de Haendel et des Passions de Bach. Il est trop sublime et trop surhumain ; il écrase ceux qui le jouent ; une représentation scénique, est trop matérielle et trop purement humaine, pour ne pas trahir sa grandeur héroïque ou divine. Qui pourrait jouer le dieu Wotan, ou la Walküre Brünnhilde, ou ce second Christ : Parsifal ? Sans compter que tous les mondes de la poésie : lyrique, philosophique, épique, etc. sont en lui, et que la scène est un seul monde, qui veut être dramatique, et ne veut être que cela. - J'ai entendu les deux premiers actes de Tristan à Paris, au concert Lamoureux ; ils m'ont fait plus d'effet. - Le seul décor qui convienne au Divin, est celui de notre imagination ; tout autre le rapetisse et le blesse.

Donc, ce n'était point la peine d'aller à Bayreuth.

C'était pourtant la peine, quand il n'eût été que pour voir ce spectacle unique de nos jours, une foule immense venue de tous les points de l'horizon pour se fondre dans un même besoin d'adoration, dans un culte désintéressé (aussi désintéressé que le permet la nature humaine), dans un oubli de la vie au sein de l'Art.

C'était surtout la peine pour voir de près Wagner, dont la présence invisible remplit tout ici, et pour apprendre à l'aimer ; - à l'aimer pour lui-même, et non pas seulement pour ses œuvres. Il serait trop long de vous expliquer comment ; et je vous ai déjà bien assez longtemps ennuyé ; mais croyez qu'il y eut peu d'âmes aussi nobles, et qu'on peut dire de lui ce qu'on dit de Corneille : Son théâtre est une école de vertu. Personne ne chanta comme lui le renoncement et la compassion.

Veuillez pardonner, cher Monsieur, la longueur et le décousu d'une lettre écrite à la hâte, entre deux représentations, et rappelez-moi, je vous prie, au bon souvenir de M<sup>me</sup> Geffroy. - Je ne ferai que passer à Paris ; mes parents m'attendent pour aller respirer un peu l'air des montagnes, et moi-même j'en ai très grand besoin, après tant d'émotions de toute sorte, qui m'ont un peu épuisé. Veuillez me croire pour toujours

Votre respectueusement dévoué

R. Rolland

---

Lettre de Romain Rolland acquise à l'Hôtel Drouot à Paris, le 7 décembre 2004 par la municipalité de Clamecy, pour son musée. Son destinataire, M. A. Geffroy, directeur des Etudiants en Archéologie au Palais Farnèse, l'avait reçu le 25 juillet 1891. Nous remercions M. Bardin, maire de Clamecy et Mme Sivignon, conservateur du Musée d'Arts et d'Histoire Romain Rolland, de nous en permettre la reproduction dans les Cahiers de Brèves. Nous remercions la Bibliothèque nationale de France et M. Duchatelet, exécuteur testamentaire, d'autoriser la publication de cette lettre inédite.